

Alberto Fabio Ambrosio

Les fonctions culturelles et religieuses du masque

ABSTRACT: *This article explores two dimensions that are considered central in regards to the obligation to wear surgical masks in the context of the Covid-19 pandemic. On the one hand, the concept of the mask does not fail to stimulate philosophical and theological memory, channelling thought towards a reflection on the person as such during a period of pandemic. In fact, the idea of the mask is the underlying etymology of the term "person". Hence, the obligation to wear a mask, which is widespread throughout the world, leads us to reflect on the perception of the person in the public sphere, when the face is covered by a medical accessory. This becomes not only the symbolic, but also the effective figure of the explicit orientation in this phase of biopolitics, a study undertaken by Michel Foucault and carried out in Italy by Roberto Esposito. The widespread obligation of this accessory is therefore not only a political fashion, but fashion itself appropriates the mask in order to spread it. The second dimension discussed in this contribution leads us to reflect on how fashion appropriates both the accessory and reformulates it so that it can become a normal accessory of individual wardrobe. This further phase seems to consecrate an alliance between biopolitics and fashion.*

KEYWORDS: *person, theology, mask, fashion.*

L'année 2020 avait déjà connu les débuts de la mode du masque, avant même que se répandît l'épidémie due à la Covid-19, vite déclarée pandémie. Marine Serre, créatrice de mode – lauréate du prix LVMH en 2017 pour ses créations innovantes – avait, en février 2020, pendant la *Fashion week* de Paris, la semaine de la mode, fait défiler des femmes portant des masques de haute couture ; ce n'était d'ailleurs pas la première fois : elle avait fait la même chose l'année précédente. La suite de l'histoire est connue : arrivée de la pandémie, dont la plupart des habitants de la terre ont ressenti les effets, ne serait-ce que le confinement strict. Au moment du déconfinement, une large part de la population mondiale fait l'expérience de ce qui semble déjà, ici ou là, une coutume bien établie : le port du masque chirurgical ou d'une protection buccale. Il en résulte une actualité dense, tant en ce qui concerne la culture humaine que ses implications sociales, la pandémie rendant plus visible tout le réseau de ramifications historiques, culturelles et religieuses où se trouve pris le port du masque.

Ici, le mot masque est entendu dans une acception plus large, qui va de l'accessoire théâtral de l'Antiquité au dispositif médical d'aujourd'hui, en passant par les représentations plus ou moins magiques des cultures locales. Les fonctions, certes, sont multiples, mais il n'empêche qu'il s'agit, dans les différents cas de figure, d'une nouvelle apparence du visage, d'un recouvrement total ou partiel de celui-ci à l'aide d'un objet de tissu, de bois, de cuivre ou autre. Les masques diffèrent également du tout au tout dans leur forme générale comme dans leurs détails : les masques de carnaval, par exemple, peuvent couvrir tout le visage, alors que le masque de protection buccale n'est appliqué que sur la moitié inférieure de la face. En tout cas, le terme est si riche qu'on ne peut l'entendre proférer sans laisser se développer les multiples connotations qui l'accompagnent.

1. Le masque vu par le théologico-politique

Penser le masque comme protection sociale contre la diffusion d'un virus létal ne fait pas pour autant l'impasse sur la réflexion depuis longtemps menée par l'anthropologue sur l'histoire qu'a connue cet accessoire. D'emblée, le terme de masque renvoie à la notion de personne – notion hautement théologique et absolument centrale dans toute la réflexion du mystère trinitaire –, car c'était dans les débats théologiques des premiers siècles la traduction du vocable grec *prosopon*, « apparence, visage, surface¹ ». Le théologien ne peut donc faire autrement que d'établir un lien entre le simple masque chirurgical et les débats doctrinaux des premiers siècles ; ce n'est que dans un deuxième temps qu'il parvient à songer à l'accessoire qu'il est, lui aussi, obligé de porter. La réalité théologique précède la mise en place de toute autre réflexion anthropologique ; elle en éclaire toute la problématique².

Il est donc intéressant de montrer ce qui relie le masque de protection au statut de la personne, et d'opérer ce détour par la théologie et l'anthropologie. Car le mot latin *persona, ae*, suivant une des interprétations étymologiques les plus répandues, serait à rattacher au verbe *per-sonare*, qui exprime l'action de faire résonner. Le fait de porter un masque augmente la voix dans l'enceinte du théâtre ancien, où le masque était de mise, pour des raisons certes acoustiques, mais également religieuses³. Les filiations, au point de vue linguistique, ont été retravaillées depuis

1 Nedoncelle 1948.

2 « Le concept de personne comporte un paradoxe : quand nous l'utilisons, nous pensons immédiatement à la personne humaine, alors que c'est la théologie de la Trinité qui, au cours des temps, a promu ce concept au plan philosophique. Aujourd'hui la "personne" est un mot clé de l'anthropologie culturelle, de la psychologie, de la jurisprudence, de la sociologie et de la philosophie. À travers son élaboration, l'horizon herméneutique de l'Occident a basculé d'une vision du monde "cosmocentrique et sacrale" à une vision "anthropocentrique et séculière", dans laquelle l'homme se comprend lui-même comme personne. Or la réflexion théologique concernant la Trinité a eu un rôle décisif pour mettre le terme de personne sur l'orbite de la philosophie » (Sesbouë 2002, 321).

3 Nedoncelle 1948, 280.

longtemps, et l'on sait aujourd'hui que *persona*, et donc *personne*, n'est pas dérivé de *per-sonare* (au sens de « retentir ») ; cependant, la théologie trinitaire axe encore aujourd'hui sa réflexion sur la personne à partir de semblable méprise étymologique. Il s'agit de la vulgate acceptée à la légère en théologie, alors que – comme Nédoncelle l'affirme – l'étymologie de ce mot est obscure et son développement sémantique compliqué⁴. Si le mot *persona* indique bel et bien le masque – sur ce point pas de doute –, l'étymon n'est probablement pas à chercher dans la famille de *personus*, « qui résonne » et *per-sonare*, mais remonte plutôt à *Persepona* ou *phersu*, mot étrusque. Quoi qu'il en soit de l'étymologie correcte, *personne* et *masque* ont une destinée commune certaine⁵.

Le mot « personne » dans la théologie latine est utilisé pour désigner les trois « substances » ou *hypostases* de la Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Si le terme existait pour indiquer le masque, avec le christianisme ce concept est développé pour devenir un maître mot de la théologie chrétienne. Thomas d'Aquin définit ainsi la personne : « La personne est une substance individuelle de nature rationnelle » (*persona est rationalis naturae individua substantia*⁶), définition qui mériterait un long commentaire, mais qui dans sa forme un peu austère laisse entrevoir la puissance de la nature de la personne. Celle-ci a donc un statut tout à fait essentiel dans la compréhension du mystère chrétien. En effet, la notion théologique de personne a servi pour désigner les relations internes à Dieu, entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, car la relation – entre celui qui engendre et celui qui est engendré – fonde la relation de paternité et de filiation. L'amour qui demeure entre le Père et le Fils, et entre le Fils et le Père, est bel et bien une relation, laquelle devient la personne de l'Esprit saint. Comme la notion de personne a constitué l'outil théologique pour rendre raison des trois Personnes de la Trinité, il va de soi que ce même concept évoque l'idée de la relation. En régime chrétien, la notion de « personne » exprime ainsi une relation d'amour.

Une première réflexion consisterait donc à tisser le lien entre le masque de protection buccale et la protection de la personne que ce masque « voile ».

Le lien entre, d'une part, la signification théologique de la personne et, de l'autre, le masque comme accessoire vestimentaire à fonction médicale est très étroit. Là demeure tout l'intérêt d'une pensée qui s'articule comme un va-et-vient entre théologie, suggestion étymologique et enfin urgence sanitaire. Une question de fond qui se dégage de la situation actuelle pourrait conduire à se demander si le masque ne serait pas une nouvelle façon de réaffirmer, dans nos sociétés, la valeur de la personne dans sa dimension relationnelle avec les autres. Qui dit *persona* dit implicitement masque, mais qui dit personne dit relation. Et de fait, le masque dit,

4 Nédoncelle 1948.

5 « Il était fatal que πρόσωπον, après avoir désigné la fonction accomplie sur la scène, désignât celle qu'on exerce dans la vie. Quand Aristote définit le ridicule (τὸ γέλοιον) comme une disgrâce sans douleur, nous sommes à la fois au théâtre et dans la vie. Le mot, peu à peu, deviendra synonyme de personnalité sociale et finalement d'individu ou de personne en général » (Nédoncelle 1948, 281).

6 Cité dans De Belloy 2007.

surtout en régime de pandémie, le souci de soi et des autres. Le port du masque serait donc une façon non de dissimuler la personne mais de souligner qu'elle n'a de sens qu'en tant qu'elle est en relation aux autres. Il manifesterait le souci que j'ai non seulement de protéger ma santé, mais également le souci que j'ai de la santé des autres. Cependant, si une vision théologique – fondée sur l'étymon – a des chances de se conclure positivement, d'autres réflexions plus politiques conduisent à aborder cette problématique avec la même attention que l'on porte aux virus en laboratoire.

Si l'on garde présent à l'esprit ce va-et-vient entre personne et masque, qui pourrait même aller jusqu'à l'identification entre les deux éléments, alors s'imposent, surtout à l'époque moderne et contemporaine, quelques conséquences de taille pour analyser l'actuelle crise sanitaire où le masque émerge comme un symbole de la lutte contre la pandémie. Afin d'appréhender l'immense portée sociopolitique du port du masque, et par là même d'un approfondissement de la notion de personne, dans un contexte comme le nôtre, une incursion dans la philosophie contemporaine s'impose. Roberto Esposito, connu pour ses réflexions sur la biopolitique à la suite de Michel Foucault⁷ montre déjà, en 2007, que, si le concept de personne semble avoir acquis un rôle central du point de vue juridique et social au cours de l'histoire récente et faire l'unanimité auprès des tenants de toutes sortes de pensées philosophiques ou politiques, il n'en va plus vraiment de même dans la toute récente histoire philosophico-politique⁸. En effet, le concept de personne a fini par créer un clivage entre différentes positions, spécialement en philosophie morale, car son contenu, à l'époque moderne, ne recouvre pas forcément cette entité qui doit être protégée et sauvegardée en tant que sujet de droit. C'est le personnalisme (chrétien) qui s'est chargé de défendre à tout prix cette vision de la personne. Les autres courants de la philosophie contemporaine ont plutôt glissé vers une conception qui ramène la vie presque exclusivement à sa dimension biologique. Cette façon de penser la vie en termes essentiellement biologiques est devenue le nouveau critère philosophique pour penser à son tour le politique. La personne, selon cette manière de voir, réside avant tout dans son « substrat » biologique, et c'est à l'enseignement de Xavier Bichat (m. 1802), médecin et anatomiste français, qu'il convient de faire remonter les prémisses de cette définition de l'être vivant, rapportée en premier lieu à sa biologie.

Une autre étape a des effets très importants, celle qu'opère l'anthropologie en privilégiant la dimension biologique de la personne. Cette science adopte de plus en plus les critères qui président aux sciences biologiques, ce qui entraîne des conséquences politiques, on le devine, particulièrement délétères. La linguistique lui emboîte le pas, ce qui a eu pour effet de permettre un discours qui classe les langues en plus ou moins parfaites ou évoluées, dans la mesure où elles « appartiennent » à des populations plus ou moins développées, à des races qu'on peut en définitive situer sur une échelle d'émancipation et de développement. Coule donc de source,

7 Esposito 2002; 2009.

8 Esposito 2007.

en apparence, une pensée comme celle d'Arthur de Gobineau (m. 1882), avec sa théorie de la race.

C'est à force d'identifier la vie humaine au biologique pur que s'est mise en place – de manière plus ou moins subreptice et parfois ouvertement – une idéologie qui, les avancées scientifiques aidant, est loin de prendre en compte la complexité de l'être humain, mais se limite surtout à une gestion de la vie par le socle physiologique. Dans cette perspective, le masque – au sens étymologique de personne – ne fait que renforcer l'idée que la vie est tout d'abord enfermée dans ce substrat. S'il est inéluctable que nous devons pour des raisons de sécurité sanitaire porter un masque quand l'environnement y oblige, il est tout aussi vrai que le port du masque – surtout de type chirurgical – ne pourra que renforcer cette identification de la personne humaine à cette dimension « biopolitique ».

2. Penser le masque qu'est la personne

La personne a beau être le sujet de droit, l'unanimité sur la façon de la penser ne se fait donc pas. Mais la penser à partir de son origine étymologique, le masque, ne fait pas davantage consensus. Car il faut également déjà définir l'objet masque pour pouvoir l'associer à la personne. L'idée de la personne en tant que masque⁹, en effet, même en s'en tenant rigoureusement au plan de l'étymon, ne peut véritablement se représenter si l'on ne réfléchit pas sur cet outil auquel avait recours, entre autres, le théâtre ancien. Et si l'on définit souvent la personne en s'appuyant sur le masque, qui constituerait alors le substrat de sa représentation, on n'oubliera pas que l'anthropologie en particulier a montré la très grande variété de significations du masque. Autrement dit, une fois qu'on a sacrifié à la facilité qui consiste à dire que *personne* est étymologiquement lié à *masque*, on s'en tient là, au lieu d'approfondir le deuxième terme du couple pour avancer dans la notion de personne. Par exemple, creuser la piste étymologique du mot *masque* ferait inévitablement tomber sur un emploi médiéval qui l'assimilerait à « sorcière » ou, selon une autre hypothèse, le rapprocherait du mot désignant la couleur noire, voire le phantasme. C'est comme si cette filiation nous mettait, à propos du masque, sur la voie, plus précisément, d'un jeu entre le caché et l'apparent, comme le noir, qui annule toute autre radiation visible ou comme la fantasmagorie, laquelle dissimule l'absence d'un être qu'elle crée de toutes pièces. Voilà qui ferait avancer la réflexion, incontestablement. Donc, dans ce contexte de crise sanitaire il y a gros à parier que mettre à l'ordre du jour le port du masque pour des raisons liées à la Covid-19 aurait des chances de s'accompagner d'une réflexion philosophique et théologique sur la personne qui pourrait de nouveau évoluer.

Si l'on retrouve le masque sous toutes les latitudes, sa signification est loin d'être univoque. La richesse de la culture du masque, surtout en Amérique, a été étudiée par des anthropologues de renommée internationale tels que Claude Lévi-Strauss

9 Lhuillier 2004.

dans *La Voie des masques*¹⁰ ou Marcel Griaule dans *Masques dogons*¹¹ ainsi que par Roger Caillois¹² dans son ouvrage consacré à la compréhension des jeux, pour ne mentionner que les pionniers. David Le Breton en a parlé plus récemment dans son ouvrage *Des visages*¹³ et Hans Belting, de son côté, a fourni une œuvre majeure sur le sens à la fois anthropologique et artistique du visage et, partant, du masque, sans par ailleurs faire aucune allusion à cet étrange masque de la modernité qu'est le dispositif médico-chirurgical, se contentant d'une simple allusion au nouveau « masque » qu'on obtient par une opération de chirurgie esthétique sur le visage¹⁴. Ce lien n'est du reste pas non plus établi dans d'autres ouvrages d'histoire du masque¹⁵.

On ne peut certes pas demander au masque, sur son volet culturel, de renvoyer à son rôle prophylactique. Néanmoins, l'histoire du masque médico-chirurgical n'a pas été vraiment explorée¹⁶. Pourtant la peste du XVII^e siècle est à l'origine du costume de médecin de la peste avec ce nez en bec d'aigle bien connu où étaient renfermées des herbes aromatiques et d'autres fleurs auxquelles la théorie des miasmes¹⁷ prêtait la vertu de repousser la contagion.

Dans une perspective plus étroitement religieuse, réfléchir à la fonction du masque permet de relever des divergences philosophiques non négligeables. Si pour l'Antiquité le masque cache la personne tout en la représentant, la vision moderne met à mal ce couple qui est, au fond, celui de l'être et des apparences¹⁸. Le masque alors ne cache plus, mais révèle en dissimulant. Le théologien américain David Tracy va dans le sens de cette révolution dans la façon de voir les choses entre l'Antiquité et la Modernité :

Pour les modernes, le masque dissimule l'identité : Descartes se donne pour maxime *larvatus prodeo*, « j'avance masqué ». Dans l'Antiquité, cependant, le masque n'est pas un instrument de dissimulation. Il révèle en représentant (en rendant présent) une réalité cachée (dieu, daïmon, fantôme)¹⁹.

10 Voici un élément intéressant de la mythologie liée à l'origine des masques qu'a étudiée Lévi-Strauss : « Une grand-mère et son petit-fils, content les Lillooet, survivaient seuls à une épidémie. Comme l'enfant ne cessait de pleurer, la vieille, pour le distraire, lui fabriqua une ligne de pêche avec ses cheveux, et elle mit une pelote de cheveux sur l'hameçon en guise d'appât. Ainsi équipé, le jeune héros pêcha le premier cuivre, talisman qui le rendit bon chasseur » (Lévi-Strauss 2008, 897). Si l'épidémie n'est pas la cause directe de l'origine d'un masque, elle en est une cause tout de même indirecte.

11 Griaule 2004.

12 Caillois 1995.

13 Le Breton 1992.

14 Belting 2013.

15 Weihe 2004.

16 Strasser, Schlich 2020.

17 Corbin 2016.

18 Vattimo 1974.

19 Tracy 2014, 302.

L'époque moderne accorde au masque une portée plus que métaphorique, en manifestant à quel point l'apparence devient en quelque sorte substance. Aussi est-il important d'écouter les philosophes modernes pour comprendre l'effet de ce qui se passe sur notre conception du monde et nous aider à réfléchir sur quelques catégories fondatrices de la philosophie occidentale.

En pleine pandémie, parler de masque fait donc remonter en mémoire une donnée de base : le masque comme protection de la personne. La politique, de son côté, prend subrepticement le chemin de la gestion du politique par le biologique, en s'appuyant sur son alliée du moment, la pandémie. La biopolitique ne recevrait qu'une sorte de consécration par l'obligation du port du masque – lequel, cela doit être affirmé haut et fort, est indispensable pour endiguer la diffusion du virus. Cependant, il y aurait de quoi repenser tant la personne que le masque, à voir un petit pan de tissu dévoiler une synthèse théologico-politique. Derrière ce tissu de protection, tout comme derrière cet autre fragment de tissu qu'est le voile musulman, le visage ne se cache qu'à peine et engage toute une conception de la personne. Si le voile musulman en revanche, pas l'intégral bien entendu, ne cache ni le nez ni la bouche, le masque comme dispositif médical remet en question l'importance de la mimique faciale dans toute communication humaine, explicite ou même subliminale. La Covid-19 est en train de réduire les possibilités de cette relation fondamentale de la communication faciale. L'enjeu réside dans le maintien d'une communication réelle, en présence de l'autre, et non pas réduite en tout et pour tout au distant, au virtuel. Le masque est le maillon par excellence facilitant le basculement dans un autre ordre de représentation de la personne et de la société. En termes plus philosophiques, on peut comprendre les mouvements anti-masque comme une résistance à une vision politique précise de la société. Dès lors, c'est cet accessoire « vestimentaire », ce dispositif, qui nous intéresse comme signe certes d'une crise sanitaire, mais, davantage, d'un changement de paradigme anthropologique et politique.

3. La mode démasquée

C'est là que la mode (vestimentaire) dévoile, aux antipodes de l'idée simpliste qui veut qu'elle soit frivole, toute la complexité de l'enjeu du « masque », d'un rapport entre « nature » et « culture » d'une part, entre biologique et politique de l'autre, le tout dans un extraordinaire brassage qui, quant à lui, est vraiment à la mode.

Si Marine Serres a su interpréter quelque chose qui était déjà dans l'air du temps en proposant des masques dans des défilés de haute couture, la pandémie interpelle le monde du luxe de manière sérieuse²⁰. Au lendemain de la déclaration de la pandémie, en France comme dans beaucoup de pays européens, les dispositifs politiques de protection sanitaire ont failli, car la production de masques médico-

20 <https://theconversation.com/debat-quelle-ethique-pour-la-mode-au-temps-du-covid-19-138445>.

chirurgicaux était en très grande partie basée en Chine, premier pays épicer de l'épidémie. Le monde de l'industrie a su se reconverter rapidement et contribuer à une production massive de masques, ainsi que de solution hydroalcoolique, en soutien tout d'abord aux systèmes sanitaires.

Traduit en termes d'analyse politique, ce constat revient à dire que l'industrie textile de la mode, y compris dans sa dimension du luxe, a également apporté une aide précieuse à une administration aux prises avec une crise sanitaire. On peut du moins prendre comme hypothèse de départ qu'une partie de l'industrie de la mode et du luxe s'est en quelque sorte alignée sur le politique, que la pandémie a conduit à prescrire le port du masque, rendu obligatoire dans un second temps, a minima dans tous les espaces publics clos et maintenant dans les rues des grandes villes.

On voit donc apparaître depuis quelques mois différentes sortes de masques, dont les styles diffèrent. Rien de plus intéressant – et, disons-le aussi, de plus sympathique – que de voir de la couleur sur un masque à fonction de protection respiratoire. Car la fabrication de masques artisanaux ou de haute couture de toutes sortes signifie que la mode a fait main basse sur la fonction prophylactique.

John Carl Flügel, psychanalyste britannique (m. 1955), parlant de psychologie de l'habillement, souligne les trois fonctions fondamentales du vêtement : protection, pudeur et parure²¹. Or le masque revisité par la mode répond pleinement à deux de ces trois fonctions. Le masque protège contre la diffusion de la Covid-19, tout comme un manteau protège des intempéries. Ce dispositif, repris par une conception de créateur de mode, prend place à son tour parmi les accessoires de l'habillement, ce qui le rend donc éligible à toutes espèces d'embellissements artistiques. À ce stade de la parure, on ne peut pas ignorer la réflexion du philosophe allemand Georg Simmel (m. 1918) qui avait jeté les fondements d'une compréhension de l'étrange paradoxe qu'est la mode. Celle-ci à la fois uniformise et différencie. En donnant l'illusion de rendre différent, la mode crée des individualités, des singularités, alors qu'en réalité la mode rend uniforme²².

Il en va de même du masque « au goût de la mode en temps de Covid », car porter un masque joliment confectionné avec des tissus un peu rares au besoin donne l'impression que l'accessoire déborde son rôle de simple protection buccale – et paraît affirmer ainsi sa singularité –, alors qu'en réalité, par sa seule fonction, le port généralisé du masque ne fait qu'accentuer l'uniformité.

C'est à ce point de la réflexion qu'il faut reprendre l'idée formulée entre autres penseurs par Esposito, l'identification du biologique avec le politique. Le port obligatoire du masque, quel qu'il soit, ne fera que renforcer l'idée que la vie se ramène en premier à sa dimension biologique, qu'il faut préserver coûte que coûte. C'est une représentation politique précise qui est véhiculée par le port du masque, surtout lorsqu'il est obligatoire. Nous rencontrer les uns les autres avec un masque ne fait que nous renvoyer constamment à cette exigence de la conservation de la vie dans sa dimension biologique. La biopolitique serait en train de l'emporter haut la

21 Flügel 1982.

22 Simmel 2017.

main. Non seulement le port de masques plus « stylisés » renforcera ce sentiment, mais les masques eux-mêmes prendront les couleurs de l'identité. Tout comme on porte des vestes à la doublure bleu blanc rouge ou un casque de moto aux couleurs de l'Italie, voilà que dans le masque « haute couture » – de manière aussi anodine que subreptice – apparaît un mini-drapeau de son identité, arborant les couleurs nationales. Rien de plus anodin, apparemment. Cependant, lorsque à l'identité nationale on ajoute le caractère obligatoire du dispositif décrété – certainement à juste raison – par une politique issue d'une vision biologique... alors, la mode est démasquée. Celle-ci incarne les exigences d'une société à un moment précis de l'histoire, parfois elle les devance, et quelquefois, elle s'y accroche pour survivre.

Il reste la troisième des fonctions du vêtement telles que Flügel les synthétise : la pudeur. Le masque assume aussi cette fonction, car la partie du visage cachée par cet accessoire est si importante qu'elle est la source de la communication orale, sans compter que, dans la mimique, les traits du visage qu'on active principalement sont la bouche, le nez et les joues. Porter le masque longtemps aboutira à la sensation d'être comme dénudé lorsqu'on l'enlèvera, de sorte que cet accessoire pourrait être à l'origine d'une pudeur d'un type nouveau. Généralisons : une nouvelle pudeur pourrait donc naître à la suite d'un port prolongé du masque. Ne serait-ce pas dans le même état d'esprit que se trouverait une femme voilée ôtant son voile, voire un homme se découvrant de son couvre-chef ? Il est très probable que si.

4. Conclusion

Se couvrir nez et bouche, part essentielle du visage, voile une partie de l'identité de la personne. D'où les remarques, acerbes au besoin, de ceux qui se sont jetés sur l'occasion de pointer du doigt l'interdiction injuste dont avait été victime en son temps le voile musulman. En revanche, le port du masque, certes pour des raisons sanitaires, est devenu plus que permis, obligatoire. Il va inaugurer, en Occident, une nouvelle manière de voir la personne, ainsi que ce qui relie masque et identité personnelle²³. Cette nouvelle norme fait d'une pierre deux coups : elle démasque d'une certaine manière sa nature et elle manifeste encore mieux les enjeux d'une société et d'une politique davantage aux prises avec des enjeux biologiques et sanitaires, alors que ce même masque pourrait mettre au jour une perspective plus théologique de l'être vivant, de la personne en tant que sujet de droit, certes, mais surtout comme source de la communication humaine et sociale. C'est ainsi que le masque, revisité au besoin par la mode, pourrait être le phare braqué sur la puissance de la relation humaine.

23 Leone 2020.

Bibliographie

- Belting, Hans. 2013. *Faces : une histoire du visage*. Tr. fr. Nicolas Weill. Munich: Beck.
- Caillois, Roger. 1995. *Les Jeux et les hommes : le masque et le vertige*. Paris: Gallimard.
- Corbin, Alain. 2016. *Le Miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*. Paris: Flammarion.
- De Belloy, Camille. 2007. "Personne divine, personne humaine selon Thomas d'Aquin : l'irréductible analogie". *Les Études philosophiques* 81, n. 2: 163-181.
- Esposito, Roberto. 2002. *Immunitas. Protezione e negazione della vita*. Torino: Einaudi.
- . 2007. *Terza persona: politica della vita e filosofia dell'impersonale*. Torino: Einaudi.
- . 2009. *Termini della politica: comunità, immunità, biopolitica*. Milano-Udine: Mimesis.
- Flügel, John Carl. 1982. *Le Rêveur nu : de la parure vestimentaire*. Tr. fr. Jean-Michel Denis. Paris: Aubier Montaigne.
- Griaule, Marcel. 2004. *Masques dogons. Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie* n. 33. Paris: Publications Scientifiques du Muséum.
- Le Breton, David. 1992. *Des visages. Essai d'anthropologie*. Paris: Éd. Métailié.
- Leone, Massimo, a cura di. 2020. *Volti virali*. Torino: Facets Digital Press.
- Lévi-Strauss, Claude. 2008. *Œuvres*, Paris: Gallimard.
- Lhuillier, Gilles. 2004. "L'homme-masque". *Methods* 4.
- Nédoncelle, Maurice. 1948. "Prosopon et persona dans l'Antiquité classique. Essai de bilan linguistique". *Revue des sciences religieuses* 22, n. 3: 277-299.
- Sesboüé, Bernard. 2002. "Dieu et le concept de personne". *Revue théologique de Louvain*, n. 3: 332-350.
- Simmel, George. 2017. *Philosophie de la mode*. Tr. fr. Arthur Lochmann. Paris: Allia.

Strasses, Bruno, et Thomas Schlich. 2020. "A History of the Medical Mask and the Rise of Throwaway Culture", *The Lancet* 396, n. 10243: 19-20.

Tracy, David. 2014. "Simone Weil : le masque et la personne", *Simone Weil, Les Cahiers de l'Herne*, n. 105. Paris: L'Herne.

Vattimo, Gianni. 1974. *Il soggetto e la maschera. Nietzsche e il problema della liberazione*. Milano: Bompiani.

Weihe, Richard. 2004. *Die Paradoxie der Maske: Geschichte einer Form*. Munich: Wilhelm Fink.